

Jolanta Rachwalska von Rejchwald
UMCS, Lublin, Pologne

Synergies Pologne n°4 - 2007 pp. 71-78

Rien au monde ne peut nous enlever le pouvoir
de dire « je ». Rien, sauf l'extrême douleur.
S. Weil. *La pesanteur et la grâce* ¹

Résumé : Nous nous proposons d'étudier la problématique de l'expression du « moi » et de l'identité personnelle dans un texte contemporain intitulé « *La vie extérieure* » (2000) d'Annie Ernaux. A. Ernaux donne à son texte la forme du journal intime où des parties consécutives du texte sont datées. Pourtant, ce n'est pas l'introspection qui l'intéresse, mais la vie extérieure des autres. Ce n'est pas une simple curiosité qui la pousse pour observer les autres, mais le désir de savoir et de comprendre. Notre analyse démontrera que l'image des vies anonymes est d'une valeur inestimable pour sonder sa propre intériorité. Pour raconter la vie des autres, le « je » s'éclipse pour donner place aux pronoms personnels de troisième personne ou au pronom « on ». Ce qui reste pourtant intéressant, c'est que le « je » ne disparaît pas complètement de son texte. Il émerge à de moments précis du texte où l'expérience des anonymes fusionne avec l'expérience individuelle de l'observatrice. Il s'avère donc que le moyen le plus sûr pour découvrir sa propre vérité et pour s'auto-connaître reste l'observation de la vie des autres.

Mots-clés : journal, vie extérieure, introspection, pronom indéfini

Abstract : Annie Ernaux's "*La Vie extérieure*" is a kind of diary characterized by its fragmentary form and the chronology expressed by dates, which rhyme the text. The diary is a peculiar one; it does not show introspection, very typical to this literary genre, and goes towards the exploration of the outside world. The writer watches other people attempting to show all the complexities of the contemporary life by means of pithy images. Frequently, she makes a mental note of petty events of everyday life, e.g. scenes in the supermarket or on the tube. She describes the world of other people using the third person or equivalently the personal pronoun "he". Later, however, she abandons "he" and adopts "I". She uses this technique when her experience interweaves with the experience of the others. Hence the constant balance between "he" and "I". Apparently, making an attempt at understanding the world is the attempt at understanding oneself.

Keywords : diary, outside world, introspection, personal pronoun

Il faut se méfier du livre *La vie extérieure* (2000) d'Annie Ernaux et il ne faut pas se laisser leurrer par ses apparentes facilités. Sous ses modestes allures, ce petit livre se révèle d'une importance capitale pour parler des rapports entre la modernité et le problème du « moi » et de l'identité personnelle.

L'oeuvre romanesque d'Annie Ernaux est constitué essentiellement des récits qui sont autobiographiques à divers degré. Ils se déroulent autour d'événements-pivots de sa vie, tels que son adolescence (*Ce qu'ils disent ou rien*, 1977), la maladie et la mort de sa mère (*Une femme* 1987, *Je ne suis pas sortie de ma nuit*, 1997), l'avortement (*L'événement*, 2000). Ces textes, empreints d'émotions intimes, disent « je » d'une façon ouverte et explicite. Cela n'est pas si évident à l'époque postmoderne qui a fait naître une autobiographie qui tourne à la pseudoautobiographie, où le « je » n'est pas un vrai « je », mais un simple pronom personnel, gageure de pseudovérité, un appât pour un lecteur blasé, friand du non-dit.

Et pourtant, avant toute autre considération, il faut dire clairement que tout, dans l'oeuvre d'A. Ernaux, ne s'énonce pas à l'aide du « je ». Et cela est d'autant plus surprenant dans le cas des textes qui reçoivent la forme du journal intime. Nous parlons donc de *La vie extérieure* qui couvre les années 1993-1999 et qui constitue, en quelque sorte, le second volet du *Journal du dehors* (1985-1992).

Quand on feuillette *La vie extérieure* on remarque facilement le découpage du texte en petits morceaux datés, comme dans un journal intime. Cependant le journal, que nous propose de découvrir Annie Ernaux, est très particulier, car il suffit d'en lire quelques pages pour constater qu'il semble bafouer une des lois les plus fondamentales de chaque journal - l'usage du « je ».

Dans le paysage littéraire, on a l'habitude de ranger le journal intime parmi *l'écriture à destination sélective qu'elle soit dite « pour soi » ou pour initiés [...] plus généralement, [parmi les] textes relevant de la connivence*². Mais celui qui, en lisant son texte, chercherait à se faire admettre parmi les ayants-droits aux confessions intimes, sera immanquablement déçu : dans ce texte il n'y a pas de détails croustillants de la vie privée, car il est fait d'observations de la vie extérieure. Les dates ne font que segmenter des portions d'observations successives, dans lesquelles Ernaux consigne la vie des autres, et surtout pas la sienne: *Je note ici les signes d'une époque, rien d'individuel* (Ernaux, 2000: 99)³.

Or, pour ne pas rester prisonnière des circonvolutions de sa vie personnelle, elle choisit la vie des autres présentée, de surcroît, dans toute son ostensible banalité: nous assistons aux déplacements, aux courses, nous sommes témoins de petits incidents sans importance, de faits et gestes, *de tout ce qui semble anodin et dépourvu de signification parce que trop familier ou ordinaire* (Ernaux, 1993 : 9), comme le dit A. Ernaux.

Il faut insister sur le fait qu'A. Ernaux n'est pas à la recherche du rare, de l'extraordinaire. Tout au contraire, elle est visiblement fascinée par le

quotidien, le nôtre, de nous tous. C'est une observatrice infatigable, affamée de voir. Elle ne s'en lasse jamais. Elle scrute le réel avec une extraordinaire acuité du regard. Rien n'y échappe : gestes, mimique, regards. Même s'il y a très peu d'adjectifs dans son texte, car c'est une prose très dépouillée, elle note parfois ceux qui lui semblent particulièrement importants, comme par exemple un certain adjectif de couleur qui ne se laisse pas oublier :

Aux Trois Fontaines, un couple seul dans l'escalator qui monte. D'en bas, on ne voit que le dos du garçon. [...] Ils ont l'air de monter vers le ciel. La chemise du garçon est rouge vif (Ernaux, 2000 : 32).

Ernaux semble décortiquer le quotidien de ses membranes insignifiantes pour en dégager l'événement. Cet événement ne se limite pas au sens commun du terme. Dans son optique tout peut devenir événement : cela peut être la réaction impromptue de quelqu'un, un sourire, des larmes, un mot, une émotion, un regard. Et c'est justement ces bribes de la vie réelle, ces particules élémentaires du simple et banal quotidien composent son journal de la vie extérieure. Il faut souligner encore qu'A. Ernaux ne raconte pas, mais brosse en quelques mots des images-scènes lapidaires, sans patos ni encombrement rhétorique. En paraphrasant W. Benjamin, nous pouvons dire que chez elle *l'histoire se désagrège en images et pas en histoires* (Benjamin, 1989: 494). Pour mieux comprendre son projet, citons ses propos contenus dans l'« Avant-propos » au *Journal du dehors* :

J'ai eu envie de transcrire des scènes, des paroles, des gestes d'anonymes, qu'on ne revoit jamais, des graffitis sur les murs, effacés aussitôt tracés. [...] Il ne s'agit pas d'un reportage, ni d'une enquête de sociologie urbaine, mais d'une tentative d'atteindre la réalité d'une époque- cette modernité dont une ville nouvelle donne le sentiment aigu sans qu'on puisse la définir - au travers d'une collection d'instantanés de la vie quotidienne collective (Ernaux, 1993: 8).

C'est cette modernité, dont une ville nouvelle reste l'emblème, qui l'intéresse. Toutes les scènes qu'elle décrit sont ancrées dans le paysage urbain. Evidemment, elle ne fait pas d'anthropologie urbaine; tout simplement, elle glane les instantanés de la vie en choisissant comme lieu la ville moderne, qui détient, tout comme la ville baudelairienne, une clé pour comprendre le monde. A un moment donné, elle cite une phrase de la lettre de Van Gogh, une phrase qui semble bien résumer son projet : *Je cherche à exprimer le passage désespérément rapide des choses de la vie moderne (Ernaux, 2000 : 91).*

Pourtant, à y voir de plus près, on remarque que cette banalité de la vie, saisie sur le vif, n'est pas si plate et unidimensionnelle qu'elle puisse paraître au premier coup d'oeil. Il s'avère qu'elle a de la profondeur qui se délie. Or, pour y aboutir, A. Ernaux doit trouver sa façon d'exprimer, de dire ce réel. C'est pour cette raison qu'elle choisit la forme du journal, même s'il ne s'agit d'un vrai journal intime, mais seulement d'un habillage formel. La forme tronquée du journal lui est de grand renfort pour encore une autre raison. Le monde contemporain semble malade de son abondance. Dans ce monde, l'événement et la chose sont toujours du côté de l'excessif qui frôle le débordement. En tant qu'observatrice, elle se retrouve face à l'abondance de la vie, face à

sa richesse foisonnante et l'imprévisibilité. Comment peut-on saisir ce réel qui est continuellement en trop, en excès. Pour juguler *l'excès aveugle de la vie* (Bataille, 2004 : 13), elle n'a qu'à choisir la discontinuité, la coupure, la technique du collage - un agglomérat de fragments, de bribes de pensées, de phrases, d'observations, de remarques où tout tend vers la structure relâchée, libérée de la contrainte de logique et de cohérence requise pour tout type de l'écrit. Par conséquent, on dirait que nous avons affaire à un texte harmonieux, régi par une sorte de mimétisme général: à l'image du monde désordonné, elle nous propose des observations en vrac.

Jeux énonciatifs : emploi de « on »

Tout ce que Annie Ernaux dit du monde, dévoile son profond malaise envers la réalité. Les gens qu'elle observe sont perdus dans les méandres de la vie et malmenés par les aléas de l'existence. Le réel dont elle parle est ponctué de vol, d'attentats terroristes, d'écho de guerres. Les corps des SDF jalonnent tristement la ville; de femmes solitaires rêvent d'amour, de simples gens traînent dans les centres commerciaux pour remplir non pas seulement leurs caddies, mais surtout le vide de leur existence. Face à une telle réalité, Ernaux se décide à passer au mode indéfini, anonyme. Elle semble renoncer au « je » dans le texte, auquel elle tenait à donner la forme du journal, qui, par sa nature, appartient à une très longue tradition du « je ». Le « je » semble donc s'effacer, l'individu cède la place aux gens anonymes, à la foule, à ceux qui sont nommés à l'aide des pronoms personnels de troisième personne. Par conséquent, le texte d'A. Ernaux ne privilégie pas une seule perspective, celle du « je », ce qui constitue l'un des privilèges sacro-saints du journal intime. Au lieu du « je » unique, autobiographique ou fictionnel, ce journal propose un brassage des pronoms personnels et indéfinis qui se croisent, s'interposent ou s'interpénètrent.

Puisque c'est la vie des autres qui l'intéresse, en parlant d'eux, Ernaux dit, simplement et sans ambages, « ils », sans se soucier de donner ni noms, ni prénoms. Le pronom personnel « ils » accroit, chez le lecteur, le sentiment d'anonymat de la foule, constituée des corps anonymes. Parfois, le lecteur peut avoir l'impression qu'elle a l'intention de se distancier de leur mode de vie, comme c'est le cas dans un exemple que voici:

Ils se sont levés à une heure de l'après-midi. Ils s'étaient couchés cette nuit à trois heures après avoir regardé « X-FILES » et joué à des jeux d'ordinateur. Ils ont déjeuné vers deux heures et sont allés faire un tour à Art de vivre, le centre commercial ouvert le dimanche (Ernaux, 2000 : 98).

La répétition du pronom personnel « ils » dans ce passage, qui fait penser à une sorte de martèlement, renforce l'effet produit par cette phrase. Décidément, le message est clair : l'écart se creuse entre « ils » et « moi » qui observe. Bien que les pronoms personnels lui sont d'une grande utilité pour faire transmettre sa vision du monde, dans la plupart des cas prévaut « on », c'est-à-dire le pronom indéfini ou le pronom personnel indéfini (son classement morphologique est discutable) (Schapira, 1995 : 555). Pour comprendre la prédilection d'A. Ernaux pour le « on », essayons de comprendre la valeur

linguistique et sémantique de ce pronom. Le pronom indéfini « on » est considéré par certains linguistes comme *un pronom caméléon, un magicien, un trompe-l'oeil* (Atlani, 1984), le super-pronom, qui remplace « nous » ou « vous ». Le pronom « on » trahit une aptitude exceptionnelle à se substituer à n'importe quel autre pronom personnel - c'est là son mystère principal aux yeux des linguistes (Schapira, 1995 : 513).

Parmi les emplois courants notés par Grevisse, nous retrouvons « on » dans l'acception « les gens ou des gens ». Dans ce cas ce pronom renvoie à un tiers multiple dont l'identité n'est pas déterminée ; il est donc considéré comme anonyme. Dans ce cas « on » signifie un groupe de personnes auquel n'appartient pas le locuteur. Un autre emploi qui revient le plus souvent dans le texte, c'est l'emploi de « on » dans le sens de « nous », d'un locuteur multiple. « Nous », c'est-à-dire le groupe formé par le locuteur et une ou plusieurs personnes. Cet emploi est souvent considéré comme appartenant au langage familier (Cf. Grevisse, 1993). Le premier emploi semble beaucoup plus évident dans le cas du journal de la vie extérieure : Ernaux parle d'eux, des anonymes, des autres. Le second emploi donne plus à réfléchir. Dans ce cas, il s'agit de « nous » qui cache bien le « je », car *nous* se décompose soit (*je+tu/vous*) ou en (*je+ils/elles*).

Même si nous avons constaté que l'énonciation à la première personne fait défaut dans ce texte, nous comprenons bien qu'il y a un « je » qui se cache derrière. Le lecteur peut avoir l'impression que la prédilection d'Ernaux pour « on » vient du fait que ce pronom pourrait, en quelque sorte, mieux légitimer sa vérité sur le monde. Comme si la subjectivité exprimée par « je », à cause justement de son caractère personnel, intime et unique, donc invérifiable, n'était pas véridique et digne de confiance. Le pronom indéfini pourrait, dans ce cas, jouer la fonction d'une instance ou d'une caution objectivante.

Pour clore cette partie, il faut souligner le fait que cette multiplicité ou plurivocité énonciative ne corrobore pas la logique du texte d'A. Ernaux. Tout au contraire, elle fait partie des stratégies qui visent à promouvoir le sens et génère une plus-value sous forme d'une lecture plurielle qui s'en dégage.

L'oscillation du « je »

La réponse la plus évidente à la question concernant l'absence du « je » dans ce texte semble déjà contenue dans le titre : il s'agit bel et bien de la vie extérieure. Ainsi, bon gré mal gré, le fait d'avoir choisi la perspective « extérieure » concorde avec le fait d'avoir renoncé au « je », ce qui débouche, en résultat, sur deux attitudes homogènes.

Evidemment, n'oublions pas que la subjectivité peut se trouver un autre support, que le pronom « je », pour se manifester. Pour ce qui est d'A. Ernaux, il est clair que la subjectivité implicite innerve les tissus de ce texte. Toutes les scènes de la vie quotidienne ont été soumises au choix d'une subjectivité. Cette conscience qui perçoit le monde a décidé ce qui valait être sauvé du flot incessant de vie, de ce bariolé phénoménal du monde. Et c'est là, où tombe le choix, qu'intervient la subjectivité qui ne cherche pas à se faire connaître,

mais qui est aussitôt trahie par l'acte même d'effectuer un choix.

Ce qui rend le problème de l'expression du « je » dans le texte d'Ernaux encore plus intéressant, c'est le fait que ce « je » explicite ne disparaît pas complètement du texte. Le pronom « je » apparaît, par intermittence, dans le texte; à force d'être « réglémenté », il devient un bien rare et, pour cette raison, chaque son apparition devient si percutante. Ce « je » qui émerge soudainement au beau milieu des images de la vie des autres, interpelle le lecteur qui commence à réfléchir. Il commence aussi à se poser des questions sur les raisons de l'oscillation textuelle du « je » chez A. Ernaux.

Etudions de plus près quelques passages qui présentent les morceaux de vie des autres, pour savoir ce qu'ils ont de si particulier pour que le « je » refasse surface. La scène typique, c'est le passage du général vers le particulier, de la vie des autres vers sa propre vie :

Le soir, aux Halles, un Noir avec une sorte de cymbales, un autre avec frappe sur un tambour, un troisième chante. [...] La foule des voyageurs autour. Je me souviens de mon rêve, à seize ans, aller vivre à Harlem, à cause du jazz (Ernaux, 2000 : 13).

L'observation des autres sert à Ernaux de déplier sa propre vie ; c'est un déclencheur de la mémoire de soi, cela permet de remuer tout ce qui reposait en bas de l'âme comme une lie. Ce qui est habituel pour la stratégie énonciative d'Ernaux, c'est de faire suivre ce type de phrase avec « on » d'une autre où apparaît le « je » :

On se jette dans l'escalier mécanique qui descend au quai, à Auber. [...] On a le temps de voir, en bas, le long du mur bleu, un couple se serrer, s'embrasser (ibid. : 26). Ils étaient juste à l'endroit où, un soir de l'année dernière, vers minuit, j'étais avec F. Comme la femme, j'avais le dos au mur (ibid. : 26).

L'observation des autres, la ramène vers sa propre vie et sa propre expérience : la vie des autres devient une sorte de miroir grossissant pour elle-même et c'est à ces moments là qu'elle peut ressentir de la connivence avec les autres :

Vol Marseille-Paris. La femme près du hublot [...]. Elle ne lit pas. [...] Lorsque l'hôtesse passe avec le chariot de rafraîchissements, elle demande du champagne, le règle, boit lentement et regardant devant elle. C'est une femme qui va retrouver un homme et qui se paie le champagne pour rendre parfait le bonheur de l'attente. Avant l'atterrissage, elle se regarde encore dans sa glace, rectifie son maquillage. C'est comme si j'étais elle (ibid. : 12-13).

C'est un trait de marque de son écriture : faire fusionner le vécu des autres avec sa propre vie, les faire converger tous les deux. Ce qui plus est, le fait de décrire la vie des autres, ne l'a pas coupée de la sienne. En observant le monde, elle reste toujours en contact avec elle-même, vigilante et concentrée, toujours prête à jetter un pont émotionnel entre l'intime et le social.

Observation participante

En fait, sous sa modeste allure, ce petit texte étudie sérieusement la question

du moi et celle de l'identité personnelle. Tout d'abord, il faut faire remarquer que ce « je » qui émerge, à quelques reprises, à la surface du texte, n'a rien de « romantique » dans sa construction : il n'y a pas de marques de sa supériorité ni de sa génialité. Ce « je » ne se sent pas coupé du monde et des autres. Elle fait partie intégrante du monde qu'elle observe : [...] *flot des anonymes que je rencontre et dont, pour les autres, je fais partie* (ibid. : 52). Elle se met face aux gens qui habitent un monde chaotique et excessif, souvent incompréhensible. L'observation des autres la fascine comme si elle regardait des espèces rares dans un livre d'art. Mais parfois, elle souffre du poids des anonymes, elle sent la pesanteur inquiétante de leur présence :

Aujourd'hui, pendant quelques minutes, j'ai essayé de voir tous les gens que j'ai croisés, tous inconnus. Il me semblait que leur existence par l'observation détaillée de leur personne, me devenais subitement très proche, comme si je les touchais. Si je poursuivais une telle expérience, ma vision du monde et de moi-même s'en trouverait radicalement changée. Peut-être n'aurais-je plus de moi (ibid. : 28).

A force de côtoyer ces gens anonymes, elle craint de ne pas pouvoir garder l'intégralité de son « moi », d'en être privée ou de se diluer dans le « je » des autres.

En épigraphe à son *Journal du dehors*, A. Ernaux a mis une phrase des *Dialogues* de J.-J. Rousseau : *Notre vrai moi n'est pas tout entier en nous*. A notre avis, cette phrase résume succinctement tout son projet : elle part d'une expérience commune, propre à nous tous. Ses observations s'énoncent à l'aide de la 3^e personne ou du pronom « on », le plus fréquent dans son texte. Sur ce fond commun émerge, ponctuellement, le « je » dans les moments les plus forts où l'émotion est à son comble. Il s'agit surtout des passages où elle parle d'un engagement dans les grands conflits internationaux, des événements où il fallait prendre sa position, choisir son camp. Dans ces moments l'expérience des gens anonymes, appelés « ils » dans le texte, croise les sensations du « je » dans une fusion unique. Ernaux écrit qu'elle croyait au début pratiquer une écriture « photographique », qu'elle voulait ne pas être présente dans ce texte. Pourtant, elle avoue d'y mettre beaucoup plus de choses personnelles qu'elle n'y croyait : souvenirs, peurs, obsessions : *Je suis sûre maintenant qu'on se découvre soi-même davantage en se projetant dans le monde extérieur que dans l'introspection du journal intime [...]. Ce sont les autres [...] qui [...] réveillent notre mémoire et nous révèlent à nous-mêmes* (Ernaux, 1993 : 10).

Ernaux voit l'homme en étroite relation avec le monde et avec les autres gens, mêmes anonymes. Le monde et les gens fonctionnent comme un grand stimulus pour l'homme qui, étant confronté à une expérience ou à un événement commun à tous, vit une sorte d'illumination et se découvre : il devient plus mûr et lucide. Il vit une émotion qui fait pleinement dégager son « je ». Car, comme le dit judicieusement G. Bachelard, *c'est la vie des autres qui apporte dans notre vie les événements* (Bachelard, 1968 : 111).

La lecture du texte d'Annie Ernaux *La vie extérieure* démontre son opiniâtreté à nouer le social et l'individuel. Pour dire « je », il faut, au préalable, passer par l'épreuve de « nous », ce qui peut nous ramener à nous-mêmes. Ce sont

les autres qui font déplier, une après l'autre, toutes les strates qui nous constituent pour arriver à cette expérience inégalable : à une émotion qui débouche sur l'éclosion du « je ». L'oscillation entre « on » et « je » prouve à quel point l'homme est un être de relation. Ernaux dépasse dans son texte la position égocentrée, propre à la culture moderne, qui enferme l'homme dans sa coquille stérile et qui fait naître des « je » tout frileux, trop concentrés sur leur intérieur, voulant éviter tout contact avec le monde. En contrepartie, Annie Ernaux propose sa vision du monde où « je » et « ils » entretiennent une relation vitale, quasi-symbiotique, en s'interpénétrant dans un acte jouissif de l'expression.

Notes

¹ Simone Weil, *La pesanteur et la grâce*, Plon, Paris, 1988, p. 35.

² Ce passage provient du site internet *Fabula : la recherche en littérature* (www.fabula.org)

³ Toutes les références au texte analysé proviennent d'Annie Ernaux, *La vie extérieure*, Gallimard Folio, Paris, 2000.

Références bibliographiques

Atlani, F. 1984. « *ON l'illusionniste* », La Langue au ras du texte. Lille : Presses Universitaires de Lille.

Bachelard, G. 1968. *La poétique de la rêverie*. Paris : PUF.

Bataille, G. 2004. *Oeuvres complètes, III*. Paris : Gallimard.

Benjamin, W. 1989. *Paris, capitale du XIX^e siècle*. Paris : éd. du Cerf.

Ernaux, A. 1993. *Journal du dehors*. Paris : Gallimard Folio.

Grevisse, M. 1993. *Le Bon Usage, 13 édition revue*. Paris : Duculot.

Schapira, Ch. 2006. « *ON pronom indéfini* ». In : *Indéfini et prédication*, Paris : Presses Universitaires Paris Sorbonne.

Schapira, Ch. 1995. « *De la grammaire au texte littéraire : valeurs grammaticales, sémantiques, stylistiques et pragmatiques de ON en français classique* ». *Neophilologus* (Kluwer Academic Publishers) n° 79, pp. 555-571.

Starobinski, J. 1961. *L'oeil vivant*. Paris : Gallimard.